



✠ **Ordre Souverain Apostolique des Hospitaliers de Saint Jean** ✠
Old Roman Catholic Church
Apostolic Order of Saint John

✠ **LETTRE N° 229 + 3 FEVRIER 2018** ✠

« C'est toujours ce qu'il y a de plus inepte qui rencontre le plus d'admirateurs »

"Éloge de la folie"

Erasme de Rotterdam (1467 – 1536) Chanoine régulier de saint Augustin. Philosophe et théologien



Si vous avez des questions à poser sur les enseignements que vous recevez, n'hésitez pas à nous les communiquer par courriel.

prelature.apostolique.france@orange.fr

Nous vous répondrons personnellement si vous le souhaitez et au besoin nous ferons partager les réponses à tous.

Nous souhaitons établir un dialogue dont chacun pourra tirer les fruits. Vous pouvez interrompre nos envois sur simple demande par message.



Séminaire Saint Pierre-Saint Paul

Enseignement du Père Gérard  0asj.



Saint Grégoire de Nysse (vers 335-394)

Nous commençons cette semaine une série de portraits des plus anciens fondateurs du christianisme. Nous commençons par Grégoire de Nysse.

Il est le plus jeune des trois Pères Cappadociens avec Basile le Grand et Grégoire de Nazianze. Il se révèle un fin politicien ecclésiastique recherché et influent, un théologien expert, un orateur, un prédicateur et un exégète estimé.

Grégoire de Nysse est l'un des jeunes frères de Basile le Grand, évêque de Césarée en Cappadoce. Ils naissent dans une famille de saints. Leurs grands-parents sont morts martyrs sous Dioclétien.

Leurs parents, saint Basile l'Ancien et sainte Emmelia, étaient issus de la noblesse sénatoriale en Cappadoce. Ils ont un oncle évêque, et trois autres frères et sœur embrassent la vie ecclésiastique ou ascétique.

Grégoire de Nysse avec son frère, Basile le grand, et leur ami commun Grégoire de Nazianze, sont dénommés les « trois grands Cappadociens » en raison de leur importance exceptionnelle pour la théologie et pour l'Église.

Tous les trois ont renoncé à une carrière profane brillante pour suivre le Christ de manière radicale en s'adonnant à une vie ascétique et solitaire. Mais tous les trois furent appelés à l'épiscopat en raison de leur haute naissance et de leur formation solide. Leur importance fut remarquable pour consolider la foi de l'Église, et pour confirmer la communion ecclésiale avec Rome.

Grégoire naît entre 335 et 340. Il est encore jeune lorsque son père meurt. Il est nommé par son frère Basile évêque de Nysse, petite ville entre Césarée et Ancyre. Il participe en 381 au **deuxième Concile œcuménique de Constantinople d'où nous vient le texte définitif de notre Credo.**

En 378, Grégoire est affligé par la mort de son frère Basile, qui lui a tout enseigné et tout transmis. Il court alors au chevet de sa sœur Macrine qu'il n'a pas revue depuis huit ans. Elle est malade. Le lendemain de leurs retrouvailles, elle meurt à son tour le 19 juillet 378. Avec plein d'humanité et marqué par le deuil, Grégoire rapporte le dialogue qu'il a eu avec sa sœur pendant ces heures tragiques. Il en fait un exposé de notre foi et de notre espérance pour nos défunts. Ce *Traité sur l'âme et la résurrection* est une de ses œuvres les plus importantes.

« Je m'empressais d'aller partager avec notre sœur et professeur le malheur que j'éprouvais à cause de notre frère ; mon âme souffrait d'une vive douleur, se désolait d'une si grande perte, et je cherchais pour partager mes larmes quelqu'un sur qui pèse une tristesse aussi lourde que la mienne. Quand nous fûmes en face l'un de l'autre, mon chagrin fut avivé de voir notre professeur apparaître devant mes yeux : déjà, elle aussi, elle était atteinte de la maladie qui menait à la mort. (...) Elle me citait la parole de l'Apôtre, selon laquelle il ne faut pas s'affliger au sujet des morts, car c'est là un sentiment propre à ceux-là seuls qui n'ont pas d'espérance (1Thessaloniens 4, 13). » (Grégoire de Nysse, *Traité sur l'âme et la résurrection*, §1)

Grégoire exprime malgré tout sa répulsion à l'égard de la mort. « Comment est-il possible que les hommes mettent en pratique cette parole, tant il y a en chacun une répulsion naturelle à l'égard de la mort ? Ceux qui voient les mourants ne supportent pas de bon cœur ce spectacle, et ceux dont la mort approche la fuient de toutes leurs forces ! (...) »

Quoi donc ? On n'a pas à être triste quand celui qui jusque là voyait et parlait, on le voit privé soudain de souffle, de voix, de mouvement, et que sont éteints pour lui tous les sens de son être ? » (Grégoire de Nysse, *Traité sur l'âme et la résurrection*, §2-3)

L'expérience commune de la mort que fait Grégoire est celle de la disparition soudaine dans un corps du principe vital qu'est l'âme. On fait l'expérience de l'âme à l'heure de la mort. Si l'âme n'existait pas, la vie serait aussi inerte qu'un cadavre, ou bien elle serait immortelle si elle se réduisait à l'assemblage physique des éléments.

Pour reconforter son deuil, Grégoire lit dans les Écritures la parabole du pauvre Lazare (Evangile selon Luc 16, 19-30). Macrine commente : « Le riche est encore attaché, comme par de la glu, même après sa mort, à la vie charnelle. (...) Il faut que, le plus possible, ceux qui vivent dans la chair s'éloignent de quelque manière et s'affranchissent de leur relation avec elle, grâce à une vie vertueuse ». (Grégoire de Nysse, *Traité sur l'âme et la résurrection*, §69-70)

Mais si une âme reste quelque peu attachée, elle souffre une purification après la mort, de la part de Dieu, qui est source de toute béatitude, et ce pour un but supérieur. (Grégoire de Nysse, *Traité sur l'âme et la résurrection*, §79)

Ce but supérieur, n'est-ce pas la résurrection dans laquelle notre âme retrouvera son corps transfiguré ? « Si tu as quelque attachement pour ce corps aussi, et que te chagrine la séparation d'avec ce que tu aimes, que même cela ne soit pas étranger à ton espérance. Tu verras en effet ce manteau corporel, qu'a maintenant détruit la mort, de nouveau totalement tissé des mêmes éléments, non selon son organisation actuelle, grossière et pesante, mais avec une trame au fil plus subtil et aérien, si bien que ce que tu aimes est à la fois présent et restauré dans une beauté supérieure et plus digne d'amour. » (Grégoire de Nysse, *Traité sur l'âme et la résurrection*, §87)

Macrine va mourir après ces paroles, et le deuil de Grégoire pour son frère Basile va s'augmenter de celui de sa sœur qu'il appelait sa professeur. Mais le dialogue qu'il aura eu avec elle aura apaisé son cœur et son âme. Les expressions qu'il utilise sont à même de fortifier notre foi et notre espérance dans la vie éternelle, la prière pour les défunts au purgatoire, et l'attente de la résurrection bienheureuse, fondement de la foi de l'Église.

gb+



Question: **Le christianisme a-t-il vraiment manifesté de l'antisémitisme au cours de son histoire ?**

Réponse du Père Gérard: Prétendre le contraire relèverait d'une malhonnêteté absolue. Il faut cependant nuancer, car les choses ne sont jamais aussi simples qu'il n'y paraît. **Le mot Juif n'apparaît qu'à cinq ou six reprises dans les Evangiles, sauf chez Jean, qui emploie ce mot 71 fois !** C'est pourtant sous la plume de Matthieu que l'on trouve le verset le plus terrible du Nouveau Testament et qui a choqué les Juifs. Il se situe dans le récit de la passion, à la fin du procès expéditif de Jésus: **« Pilate prit de l'eau et se lava les mains en présence de la foule en disant: je ne suis pas responsable de ce sang; à vous de voir ! Et tout le peuple répondit: Que son sang soit sur nous et nos enfants. »** (Mat. 27, 24-25)

C'est ainsi que l'accusation de déicide va peser sur les juifs durant des siècles. Dès le milieu du IIe siècle, un texte très célèbre (« Dialogue avec Tryphon), écrit par un Père de l'Eglise Saint Justin Martyr, imagine un dialogue avec un ami juif. **« Maintenant encore en vérité, dit Justin, votre main est levée pour le mal, car après avoir tué le Christ, vous n'avez même pas le repentir. »** Ainsi le lien entre l'anti-judaïsme et l'antisémitisme est constitué.

Les Pères de l'Eglise vont aller dans ce sens et saint Augustin, dans **« la Cité de Dieu »** ira jusqu'à qualifier les juifs de bourreaux du Christ. Ce thème sera repris au XVIe siècle par Martin Luther, le père du protestantisme. Le mot déicide sera employé bien plus tard, par Bossuet, célèbre prédicateur et évêque de Meaux. Le XIXe siècle verra se déchaîner un mouvement antisémite important dans le monde occidental.

Il convient cependant de rester nuancé, car tout au long de l'Histoire, intolérance et humanisme chrétien vont cohabiter. **« Quiconque menace un juif, menace le Christ lui-même »** écrit **Saint Bernard de Clairvaux**, prédicateur de la deuxième croisade et un des plus grands théologiens de son époque.

« **Spirituellement nous sommes tous des sémites** », rappellera le pape Pie XI dans les années 1930, lorsque les persécutions antisémites commencent en Allemagne.

Il faudra attendre la fin du Concile Vatican II en 1965, pour entendre l'Église de Rome prononcer la fameuse déclaration « Nostra Aetate » : « **l'Église se souvient du lien qui unit spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la descendance d'Abraham. Les juifs restent encore, à cause de leurs pères, très chers à Dieu** ». Le Concile déplore dans ses publications toutes les manifestations d'antisémitisme.

Face à ces prises de positions, les juifs ne sont pas restés inactifs et ont fait circuler des écrits antichrétiens. Les premiers disciples de Jésus étaient considérés comme juifs apostats, car ils avaient renié la religion de leurs pères. On demandait leur mort et même comme le demande un texte, qu'ils soient effacés du livre des vivants et ne soient pas inscrits avec les justes.

C'est un paradoxe de voir de nos jours juifs et chrétiens renouer un dialogue basé précisément sur l'approfondissement de ce qui les sépare. Le personnage de Jésus, replacé dans sa culture et dans son temps, présente infiniment moins de points de discorde si on laisse parler les historiens ou les religieux disposés à reconsidérer le problème.

Le 30 décembre 1993, le Vatican a reconnu l'Etat d'Israël et a ouvert à Tel Aviv une Nonciature Apostolique. Cette clarification a effacé bien des sujets de querelle, comme la décision en 1987 de béatifier la jeune philosophe juive-allemande Edith Stein qui s'était convertie au catholicisme et est morte en déportation à Auschwitz. Cette initiative était apparue à la communauté juive comme une tentative de récupérer l'Holocauste et de l'incorporer au martyrologe chrétien.

Depuis 1964, les papes se sont fréquemment déplacés en Israël et ont contribué à dissiper les anciens malentendus qui empoisonnaient les relations entre les communautés. Au fond, Jésus n'est plus un sujet de discorde entre juifs et chrétiens. Le philosophe juif Emmanuel Lévinas résume la situation par ces mots: « **Notre sympathie pour le christianisme est entière, mais elle reste d'admiration et de fraternité. Elle ne peut devenir paternelle.** » *gb+*





EXORDE

**Homme de la Terre !
Moi, le Seigneur de tous. Ton Dieu.
Je viens t'enseigner la révélation de l'Esprit.**

**Garde toujours ton coeur aussi clair et brillant que le vaste Ciel.
Vide ton mental de toute pensée inutile. Laisse toute la place à ton Dieu.
Conserve toujours dans ton corps la chaleur et la lumière de Mon Amour.
Rempli ton âme du pouvoir de la sagesse et de l'illumination de l'Esprit.**

**Homme de la Terre !
Moi le Seigneur de tous. Ton Dieu.
Je suis venu te dire que seul celui qui a le coeur pur,
peut s'ouvrir à la manifestation de mon Amour..**

gb+2014